



BULLETIN

DU COLLEGE SUPERIEUR

LYON

2^{ème} TRIMESTRE
2011– N° 47

Un problème sérieux

Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est la naissance.¹

Non pas ma naissance, celle qui selon Sartre me jeta bâtard dans un monde privé de signes. Ce problème là – pourquoi suis-je né ? – vient plutôt de la mort – pourquoi suis-je né pour mourir ? - La nécessité de la mort dévoile la contingence de la naissance. Aussi représente-t-on souvent le sage en dialogue avec un crâne... Que ne contemple-t-il un poupon !

Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : la vie vaut-elle d'être donnée ? Problème insoluble pour les prophètes du *gai savoir* et du *vouloir-vivre* innocent qui restent muets sur ce point. Un surhomme seul serait une postérité digne de leur génie ! Prétendant célébrer la vie, ils avouent qu'elle n'est pas si belle qu'elle doive être donnée.

Selon Heidegger, seul l'homme meurt alors que l'animal périt. Il faut ajouter avec Hannah Arendt que seul il naît, qu'il convient de l'appeler *naissanciel* plutôt que mortel. Cet enfant n'est pas un bâtard de plus tombé du hasard mais une radicale nouveauté, un matin métaphysique irréductible aux circonstances de sa conception. Issu de l'enlacement d'une brute et d'une petite sotte, le nouveau venu n'est pas moins sublime que celui qui naîtrait de Romeo et Juliette...

La vie, aveugle, afflue dans les fatalités du rut et du sang, mais le nouveau-né n'est pas la monotone reproduction de l'identique. Il est unique. Aucune joie ne naîtrait de la seule répétition du vivant. *C'est une grande joie !*, s'écrie Chatov, dans *les Démons*, alors que sa femme vient d'accoucher d'un enfant qui n'est pas le sien. Répondant aux remarques désabusées et goguenardes de la sage-femme il ajoute : *l'apparition d'un nouvel être est un grand mystère, un mystère incompréhensible.*

La technique, clairvoyante, permet le libre choix et le plan, mais le nouveau-né n'est pas le produit des « projets parentaux ». Il ne doit rien à leurs raisons. L'idée d'une naissance programmée d'un enfant dont on aurait choisi les facultés et les traits est une grande illusion. Même programmé, il ira son chemin, petit voyou ou bon garçon, d'une manière imprévisible à ses géniteurs.

Ni reproduction ni production, en la naissance la vie est un don. Ici le nihilisme ambiant qui n'a rien à dire en faveur de l'existence d'un homme semble dérisoire. On voit que les militants de Droit à Mourir dans la Dignité, pour exprimer le choix de l'euthanasie, ne disent pas mourir mais « dénaître ». Effacer toutes traces de l'encombrant bâtard, en somme.

L'enfant légitime ce n'est pas tant l'enfant reconnu que l'enfant reconnaissant, fut-il né entre deux poubelles. La gratitude est fertile. On peut voir dans la dénatalité qui vide l'Occident le stérile ennui d'une âme ingrate. Tout don donné vient d'un don reçu.

Jean-Noël DUMONT

¹ Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : le suicide, telle est la célèbre première ligne du *Mythe de Sisyphe* d'Albert Camus. Cet éditorial doit beaucoup au dernier livre de Rémi Brague, *Les ancrés du ciel* (Ed du Seuil) dont je recommande la lecture.

SOMMAIRE

p.2

L'action et l'impuissance,
reprise libre de Michel HENRY
par Blandine LAGRUT

p. 5

Extrait de :

C'est moi la vérité
« Les paradoxes du christianisme »
de Michel HENRY

Note de lecture:

L'écologie selon Jésus-Christ
Falk van GAVER

p.6

Grandes réflexions et
grands changements !

Blandine LAGRUT, philosophe, responsable de l'Institut théologique des Dombes. Elle anime au Collège Supérieur l'atelier sur Michel Henry, une philosophie de l'absolu

Si notre identité dépend de notre agir, de la mise en œuvre de notre pouvoir (de créer, de choisir, de produire), alors l'efficacité est la valeur déterminante. Néanmoins, pour « faire » ne faut-il accepter d'« avoir été fait » par la vie ? De ne pas nous être fait nous-mêmes ? La passivité pourrait, une fois n'est pas coutume, être comprise comme nécessaire, elle serait le fondement, la strate originaire de notre être.

Ce que nous faisons

Ce qui compte, c'est le résultat. Qui reprochera à l'homme d'occident¹ de penser la juste conduite des ses affaires en termes d'efficacité ? Qui se risquera à nier que la valeur d'une action soit relative à la réalisation du but que son auteur s'est, par avance, fixé ? « Pour la pensée antique, classique ou moderne, agir, faire, veut dire donner à quelque dessein intérieur, à quelque projet subjectif, à quelque désir, souhait ou vouloir (...) une réalisation extérieure, de telle façon que le poids ontologique de la réalité réside dans la formation objective à laquelle aboutit l'action »². Cette valorisation de l'efficacité rejaillit sur notre conception du sujet : il est fait par ce qu'il fait, transformant le monde, il se détermine lui-même. En philosophie, on dira que le « moi » se définit par sa spontanéité, par sa capacité à initier dans le temps et l'espace, une nouvelle série causale. C'est le modèle du héros : celui qui sait tordre le réel à ses fins atteste du pouvoir transcendant de la volonté sur ce qui n'est pas elle (Ulysse, le Comte de Monte-Cristo). Le héros, ni ne redoute l'échec, ni ne désespère devant la contingence des événements : il sait en tirer parti. En conduisant l'action jusqu'à son plein accomplissement visible, en ouvrant la voie devant elle, il fraie un chemin à l'avènement de sa propre subjectivité.

¹ Michel Henry a spécifié à maintes reprises l'origine culturelle de certaines déterminations : l'esprit grec, le primat de la vision, la logique causale etc. (cf. *La barbarie*, Grasset, 1987). Pour s'en persuader, on lira avec profit, *Traité de l'efficacité* de François Jullien (Grasset, 1996) qui met en regard la tradition chinoise et l'héritage européen sur la valeur « efficacité ».

² *C'est Moi la Vérité*, Seuil, 1996, p. 217

A l'inverse, celui qui n'agit pas existe à peine. Ne rien faire c'est forcément laisser-faire et se laisser aller. La passivité témoigne d'une désadaptation dangereuse à la vie. Volontaire, elle est ramenée du côté de la lâcheté, voire de la paresse. Contrainte, elle favorise la dissolution de notre « moi ». Quand nous sommes empêchés d'agir, par le handicap, le poids du jour, la maladie, notre identité se délite.

Le paradoxe existentialiste : l'action en cavale

Mais la valorisation de l'action a son paradoxe. *Dire que nous sommes les auteurs de nos actes, c'est dire tout à la fois que nous les initions et qu'ils nous échappent.* Et même, nous garantissons leur efficience en favorisant leur exil. L'action est, par principe, une « échappée » car pour se réaliser elle doit sortir du confinement sécurisant de l'intention pour être projetée dans le réel. L'existence libre pourrait donc se définir comme la somme ordonnée des actes qui se perdent³ à partir du sujet qui les pose. Cette trajectoire « intériorité du cœur/extériorité du monde » est le ressort de toute dramatique : mes actes risqueront toujours de ne pas me ressembler, de ne pas dire ce que je suis, pire de me trahir ou de m'enclorre. Les actes pourront défaire ceux qui les font : « je » ne suis précisément pas « celui-ci » qui fait cela, garçon de café, courtier, traître. Les philosophes et théologiens sont devant l'énigme. Le sujet, point d'origine, se situe ultimement en déval de ses actes. Face à ce paradoxe, même le héros peine à exister.

Michel Henry, tout au long de son œuvre, propose un geste phénoménologique nouveau, et critique le schéma causal de l'action dont nous venons d'esquisser l'aporie. L'entreprise est risquée : on voit bien que ce modèle constitue une niche pour la liberté dans son sens métaphysique (l'individu est caractérisé par sa spontanéité, sa capacité à inaugurer de nouvelles séries causales). Qu'entendons-nous « lorsque nous disons à tout propos, et chaque fois qu'il est question de nous-mêmes : je, moi »⁴ ? Quelle est la strate originaire de l'agir humain ? La phénoménologie de Michel Henry, l'identifie à la révélation primordiale de la vie en chaque individu.

L'envers charnel de nos actes

Notre tendance « héroïsante » focalise l'attention sur le terme visible de l'action pour la juger. Michel Henry propose au contraire, de considérer la trame continue dont elle est faite. *Tout acte, est en fait,*

³ Au double sens de *manquer son chemin* à cause du poids de la contingence, de l'aléatoire et de *se fourvoyer* en trahissant l'intention initiale.

⁴ Page inaugurale de l'ouvrage majeur de Michel Henry, *L'Essence de la Manifestation*, Paris, P.U.F., 1963

soutenu par l'effort immanent de la subjectivité. Ce versant intérieur, passif et silencieux de tous nos actes, cette « donne » intérieure sera appelée « auto-affection »⁵.

L'acte apparaît ainsi de deux manières⁶ : il apparaît dans l'extériorité, selon l'effet qu'il produit dans le monde –il est alors concluant, efficace ou manqué– et il apparaît dans l'immanence, comme l'effort d'une vie subjective. Dans le premier cas, selon Michel Henry, on commet une erreur descriptive en comprenant l'agir humain comme une mise en série d'actes perlés. Le rapport avec l'agent avec son action devient alors un problème insoluble : la contingence ne cesse de lui disputer la paternité de ses actes. Pour le phénoménologue, au contraire, nos actes ne sont pas des objets transcendants mais les linéaments d'une seule continuité de vie.

Pour déployer cette approche, Michel Henry travaille le concept de *chair*. A la différence du corps toujours situable, mesurable, visible, la chair exemplifie une phénoménalité d'un autre ordre : elle dit la manière d'apparaître d'un geste en tant qu'en lui, une subjectivité fait l'épreuve d'elle-même. L'homme existe, ou plus exactement l'homme vit, sur le mode d'un « être-à-fleur-de-peau » renversé/intérieur. Sensible, il ne l'est ni par mièvrerie, ni au sens d'une hyperréactivité aux excitations extérieures, mais parce qu'il est, seul, doué d'une sensibilité intérieure, continue. Il est une chair. La chair languit après elle-même, se sait vivante dans l'exacte mesure où elle se sent vivre. Parce qu'il est une sensibilité incarnée, il n'est plus un étant parmi les autres, mais un homme vivant.

Ce procès de la sensibilité n'est pas anonyme (comme une énergie cosmique qui traverserait tout être) mais générateur d'individualité. Dans chaque mouvement d'humeur, dans chaque acte ou progrès de pensée, l'intériorité du sujet se file, se déploie. En eux il adhère passivement à lui-même, il les souffre (au sens non doloriste) dans la vérité de son vivre. La vie qu'il est se poursuit, s'enfle en eux.

Le fait d'être soi

Avant que le sujet se saisisse comme une conscience projetée dans des actes, située par eux, il est donc le silencieux effort pour parvenir en lui-même. Dans cette première et fondamentale assomption du

désir de soi, la subjectivité est tendue vers elle-même dans un souffrir immanent qui prélude à toute initiative, à tout geste, à tout éclatement dans une intention. Avant de faire quoi que ce soit, je coïncide avec tous les possibles de mon corps, de mon intelligence, toutes les potentialités créatrices. De mes actes, j'en suis, et cela sur le mode de la passivité.

Le problème de la liberté se déplace : la question n'est pas d'établir, suivant les critères de l'extériorité mondaine, le juste partage entre la contingence et la responsabilité. Seul importe de savoir si par ses actes, l'individu coïncide avec la vie qui se parle en lui. C'est pour cela qu'il n'y pas d'acte anodins : nous ne sommes, en un sens, innocents de rien. Toute action me concerne, non pas tant par le but atteint ou manqué, mais parce qu'elle s'enracine sur la passivité première dans laquelle j'advieus à moi-même comme un Soi qui sait le pouvoir originaire de sa propre chair. Seulement l'éthique qui permet de juger n'est pas un discours extérieur. La normativité trouve sa référence ultime dans la vie. Chez Michel Henry, le *tragique* (impossible de se défaire de sa vie) est toujours susceptible de se transformer en *confiance* (rien ne pourra m'arracher au savoir de la vie dont chaque minute je fais l'épreuve).

Le philosophe peut alors reprendre certaines analyses de Kierkegaard⁷ : vivre c'est à la fois désirer sans cesse s'extirper de sa finitude, se déployer hors de soi et reconnaître que s'échapper de soi, c'est s'anéantir, sortir de la vie. Michel Henry médite cette tension pour en tirer les ultimes conséquences : le tact primordial de soi⁸ est tout à la fois le carcan qui accule le sujet à la passivité et la matrice dans laquelle l'individu prend acte de ses propres contours. En comprenant que je ne peux être un autre que moi-même, en faisant l'expérience de cette passivité radicale jusqu'à en souffrir, je deviens une subjectivité vivante, aux prises avec la vie qu'elle est.

Cette passivité irradiée d'individualité, Michel Henry la nomme « ipséité ». Dans le souffrir fondamental de soi, le sujet capitule devant cette vie qui l'anime sans qu'il l'ait posée, choisie, voulue : « Je m'éprouve moi-même, et cela constamment, pour autant que ce fait de m'éprouver moi-même constitue mon Moi. Mais je ne me suis pas apporté moi-même dans cette condition de m'éprouver moi-même (...) je m'éprouve moi-même sans être la source de cette épreuve. »⁹

⁵ Voir la quatrième section de *L'Essence de la Manifestation*, Paris, P.U.F., 1963

⁶ La présentation de l'approche phénoménologique est évidemment trop brève. On conseille la lecture de *Comprendre la phénoménologie, une approche concrète* de Nathalie Depraz, Paris, Armand Colin, 2006. Sur la double phénoménalité –celle du monde, celle de la vie, on peut se reporter à l'ouvrage de Michel Henry *La barbarie*, 1987

⁷ Cf. les analyses depuis *L'essence de la manifestation* (§ 70) jusqu'à *Incarnation* (§ 37)

⁸ On l'aura compris, le tact est à entendre au sens transcendantal : c'est la phénoménalité originaire à laquelle reconduit la réduction, lorsqu'elle est radicale.

⁹ Michel Henry, *C'est Moi la Vérité*, p. 136

Le fait d'être né

Pourquoi cette passivité est-elle fondamentale ? Parce que l'individu s'éprouve « sans être la source de cette épreuve ». La manière d'être et d'apparaître de l'homme (sa phénoménalité) se réalise à partir d'une origine qu'il n'est pas. Pour comprendre cela il suffit de méditer sur notre venue dans la vie. *La condition de la naissance consiste non pas à naître mais à « être-né »*. Nous sommes vivants sur le mode de l'être-né¹⁰. Premier dans la série des événements qui forment notre existence, la naissance est l'événement par excellence. Par lui tout commence. Pourtant, il est le seul auquel les principaux acteurs, les « naissants », n'ont pas assisté. Nous ne sommes jamais les contemporains de notre naissance. Nous sommes engendrés dans l'intérieur d'une Vie qui nous précède. A ce titre, la « nativité » est l'inverse de la « Geworfenheit »¹¹ de Heidegger (être-jeté-dans-le-monde). Dans le phénomène concret du vivre il n'y a aucune anticipation de la mort mais une obstinée préparation de la vie.

Par Lui tout a été fait

A partir de cette reconnaissance d'un originaire, Michel Henry tente une percée aussi contestable¹² que fascinante. En s'appuyant sur la Révélation chrétienne, il montre que l'homme est fondé ontologiquement dans l'absolu de la Vie. Et la Vie est le nom même de Dieu. Dans *C'est moi la vérité*, c'est phénoménologiquement que l'homme vivant est dit Fils de Dieu. Posé dans la Vie par la Vie, l'homme est fils, et non pas source. La thèse est inouïe : *je ne m'éprouve moi-même (comme vivant) qu'à l'intérieur du mouvement par lequel la Vie s'auto-affecte dans la génération du premier Vivant (le Christ)*. « Je ne puis donc me joindre à moi-même qu'à travers le Christ, pour autant qu'il a joint à elle-même la Vie éternelle, se faisant en elle le premier Soi »¹³. Tout pouvoir donc prend racine dans l'impuissance, c'est-à-dire dans la reconnaissance d'une asymétrie entre la Vie absolue qui se donne elle-même et l'individu qui la reçoit. Les conséquences éthiques sont radicales : il est impossible de toucher une chair sans toucher à l'autre chair qui a fait de cette chair une chair, il est « impossible de frapper quelqu'un sans frapper le Christ

¹⁰ On reprend l'analyse de Jean-François Lavigne dans son intervention au colloque « [Re-lire] Michel Henry » qui s'est tenu du 15 au 17 décembre 2010 à l'Université Catholique de Louvain. Actes à paraître.

¹¹ Heidegger, *Être et Temps* (§38 et suivants.)

¹² Michel Henry n'aura de cesse de dire qu'il travaille en philosophe, non pas en théologien. Néanmoins, les lectures critiques existent (cf. les travaux d'Emmanuel Gabellieri, Emmanuel Falque, Renaud Barbaras...)

¹³ Michel Henry, *C'est Moi la Vérité*, p. 146

»¹⁴. L'acte visible, efficace, posé dans le monde, est en réalité fondé dans un mouvement beaucoup plus fondamental d'abandon à la Vie. En deçà de tout agir, l'homme est homme parce qu'il se rend impuissant à la puissance qui le fonde. L'angoisse devient consolation, le fardeau d'être soi devient léger pour « celui en qui – à l'image de Christ, l'auto-affection de la Vie absolue s'est substituée à l'auto-affection du simple vivant (...) c'est au comble de mon impuissance que j'éprouve la puissance sans limite de la vie »¹⁵.

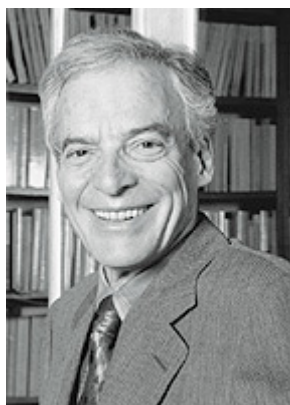
Méditer sur la vie ne peut se faire qu'en retardant l'objectivation de l'action pour considérer l'agir dans son engendrement passif. Toute action naît sur le fond d'une passivité fondamentale. Avant d'être le mouvement ou le déplacement d'un corps, l'actualisation d'un projet dans l'extériorité, elle a pour condition l'effort d'une chair dans l'épreuve d'elle-même. Simplement, pour nous, sujets finis, cette coïncidence est à jamais dépendante d'une autre auto-affection, absolue : l'union de l'éternité à elle-même dans le premier Vivant. La phénoménologie, de ce point de vue, est un exercice philosophique fécond. Faire un acte c'est d'abord accepter d'être fait par la Vie, d'être mû par elle, soit de se rendre passif à cette Vie, qui « ne peut donner moins qu'elle-même ».

¹⁴ Michel Henry, *C'est Moi la Vérité*, p. 148

¹⁵ Michel Henry, *C'est Moi la Vérité*, p. 262

EXTRAIT DE :

C'est moi la vérité « Les paradoxes du christianisme »
p 263
de Michel HENRY



La différence entre l'auto-affection de la Vie absolue, qui s'apporte elle-même en soi, et celle de l'ego, donné à lui-même sans être lui-même pour rien dans cette donation, nous place devant une situation aporétique. D'une part donc, l'ego qui ne s'est pas apporté lui-même en soi, apparaît foncièrement dépourvu du pouvoir de le faire, c'est-à-dire de vivre - si le pouvoir de la vie est précisément de s'apporter soi-même en soi et ainsi de s'éprouver soi-même et de vivre dans le souffrir et le jouir de ce vivre. En ce qui concerne ce pouvoir de vivre, de s'affecter soi-même, de s'éprouver soi-même et ainsi d'être un soi vivant et un moi vivant, l'ego est donc totalement impuissant. D'autre part cependant, cet ego, par essence dépourvu du pouvoir de s'apporter en soi afin de s'éprouver soi-même, de se joindre à soi et d'être un Soi, ne s'en éprouve pas moins lui-même, il est joint à soi, il est ce Soi joint à lui-même, ce Soi vivant en lequel puisent leur possibilité ce moi et cet ego qui l'habitent. Que son impuissance soit vécue et portée à son comble, comme dans la souffrance où, éprouvant sa propre vie et la subissant comme un fardeau insupportable, il éprouve tout aussi bien n'être pour rien dans le fait de l'éprouver et de la subir, alors c'est le pouvoir d'éprouver et de subir, de s'éprouver soi-même et de se souffrir soi-même et de jouir de soi, c'est ce pouvoir plus fort que tout autre, le pouvoir invincible et inaliénable de la vie, qui occupe d'un coup toute la place, la place de son impuissance devenue celle du pouvoir sans limites de la vie. Pour cet ego au comble de son impuissance, l'hyperpuissance de la vie le submerge. « Cum impotens tune potens sum », « Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort » (2 Corinthiens 12,10). L'énoncé fulgurant de Paul illumine d'un coup la condition du Fils : si l'ego, qui n'est rien, est malgré tout un ego, et un ego vivant, c'est qu'en lui Dieu est tout. N'être rien et cependant être un ego vivant, c'est porter en soi l'auto-affection de la Vie absolue qui le joint à lui-même et hors de laquelle en effet il ne serait pas. Telle est la condition paradoxale du Fils que formule l'Apôtre : c'est au comble de mon impuissance, de mon impuissance à être par moi-même l'ego que je suis, que j'éprouve - comme ce qui me joint à moi-même dans l'ipséité de mon moi, comme moi-même - la puissance sans limites de la vie.

NOTE DE LECTURE :

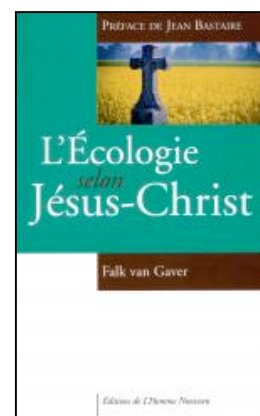
L'Écologie selon Jésus-Christ
Falk van GAVER

Ed : L'homme nouveau – 2011 – 172 p – 19 €

Comment peut-on parler d'une écologie selon Jésus-Christ ? Jésus n'a pas parlé et agi explicitement en faveur de « l'environnement », ce n'était pas son problème, ni celui de son époque ; il faut chercher ailleurs le sens de ce livre au ton « prophétique » et au titre pour le moins audacieux. C'est le Christianisme que l'on doit tenir pour écologique, non pour une raison qui tiendrait à la mode, mais pour une raison plus fondamentale : selon le Christianisme, la Nature n'est pas un ensemble de « choses » exploitables à souhait, mais est la création de Dieu. Dès lors, elle doit être reçue comme un don et gérée comme l'héritage précieux donné par le Père. D'ailleurs, selon toute une tradition biblique et chrétienne, les éléments naturels et les animaux déploient la louange divine. On pense évidemment à saint François d'Assise, mais VAN GAVER relit les Psaumes, PEGUY, CLAUDEL, et d'autres « prophètes de la Création » en ce sens.

Le plus original reste néanmoins le sens de cette écologie chrétienne : « c'est une écologie intégrale aussi bien humaine que naturelle » et l'auteur de rappeler l'encyclique « centesimus Annus » de JEAN-PAUL II « non seulement la terre a été donnée par Dieu à l'homme qui doit en faire usage dans le respect de l'intention primitive, bonne... mais l'homme, lui aussi est donné par Dieu à l'homme et il doit donc respecter la structure naturelle et morale dont il a été doté ».

Y a-t-il une écologie naturelle et politique sans une croissance spirituelle ? Les deux sont indissociables ! La recherche du « Royaume de Dieu et de sa justice », plutôt que celles des maîtres modernes que sont les idoles du progrès et de l'argent, fonde cette croissance raisonnée ou cette décroissance tant en vogue.



François POINAS

GRANDES REFLEXIONS ET GRANDS CHANGEMENTS !

Vous l'avez peut-être vu, senti et constaté, le Collège Supérieur se développe !

Né sous la forme d'une association spontanée Le Collège Supérieur depuis plus de 10 ans prend sa place dans le paysage intellectuel, place d'un lieu de réflexion et de propositions d'inspiration chrétienne. Au bout de quelques années de telles institutions doivent se donner les moyens de se développer et de se pérenniser.

A la suite d'une réflexion poursuivie pendant un an trois décisions ont été prises :

- 1 - Recruter une personne pour le développement
- 2 - S'engager dans la formation permanente
- 3 - Développer Les Amis du Collège Supérieur

Florence Kraüth qui depuis plus d'un an met en œuvre ce développement avec talent, en présente ici un bilan. Ces développements ne concernent pas l'activité étudiante qui est actuellement, avec 120 étudiants, à son maximum de capacité.

JND

- LE DEVELOPPEMENT DES COURS PUBLICS :

Davantage de personnes viennent écouter les conférences : cette année 274 auditeurs se sont abonnés à un cycle, soit une augmentation de 31%.

- LE DEVELOPPEMENT DE LA FORMATION PROFESSIONNELLE :

En parallèle de cette activité de conférences pour les particuliers au Collège, la **formation professionnelle** s'est développée :

- **Formations et interventions sur mesure** de l'équipe du Collège Supérieur au sein de structures professionnelles :

Dans le monde de l'éducation :

Collèges-lycées MERE TERESA, CHARLES DE FOUCAULT, SAINT JOSEPH, Direction de l'ENSEIGNEMENT CATHOLIQUE, Forum des éducateurs, congrès national des MARIANISTES.

Dans le monde de l'entreprise :

MEDEF, ROTARY, les EDC, ROCHE DIAGNOSTICS, UNION DES FONDEURS DE FRANCE, BIOGEN, ALTERNATIVE MANAGERS, et prochainement NEXT, MAISON DE LA CHIMIE, DANI ALU.

Dans le monde du travail social :

CONSEIL GENERAL, FNADEPA

- **Conférences au Collège Supérieur ouvertes à la formation professionnelle :**

☐ Formation des avocats : 40 avocats venus au cycle Droit et philosophie *Le droit, en principes et en questions*

☐ Formation des enseignants : 7 enseignants inscrits aux cycles *Crise de l'éducation, Culture et Christianisme, Cinéma Image, imaginaire*

- LE DEVELOPPEMENT DES AMIS DU COLLEGE :

Les Amis ont trois fonctions : aider financièrement Le Collège, participer à la vie intellectuelle de l'association, aider concrètement Le Collège en étant bénévole.

Sur le premier point : les dons ont augmenté de 92% cette année et sont passés de 3410 € à 6560 €. Nous vous remercions sincèrement de votre soutien indispensable.

Pour la vie intellectuelle du Collège, nous avons à ce jour peu de propositions, de nouveaux axes sont à trouver.

Quant aux bénévoles, nous avons eu la joie d'accueillir deux bénévoles réguliers ces derniers mois. Ils nous aident au quotidien pour la communication principalement. Et ce n'est qu'un début !

Par ailleurs, des partenariats se sont développés : avec l'ECOLE DES AVOCATS pour la formation continue des avocats, avec GIBERT JOSEPH, RCF et le COLLEGE HOTEL pour le colloque 2010, avec l'IDRAC pour la création de l'association Management et philosophie, avec OUEST EXPRESS pour *Une heure - une question - 1 sandwich*, et tout récemment avec CONCEPT IMAGE pour le développement du futur site web.

QUELLES PERSPECTIVES POUR LES MOIS A VENIR ?

Le **7 juin 2011** à 20h00 nous vous invitons à **découvrir le programme de la saison 2011-2012** : diffusion du programme imprimé, présentation des cycles par les intervenants :

les inscriptions aux conférences du Collège sont ainsi ouvertes dès juin au même titre que les autres abonnements culturels ! Avec la possibilité de donner un programme à ses amis, le bouche à oreille restant la meilleure communication.

Vous disposerez à la rentrée du **programme FORMATION PROFESSIONNELLE**, conférences ouvertes à la formation continue (financée par l'employeur) : EDUCATION, RELIGION, DROIT, ENTREPRISE, MEDICAL, PHILOSOPHES CONFIRMES. Un large éventail pour répondre aux attentes de chacun.



Bientôt, vous découvrirez un **logo toiletté** : lequel ?



Un **nouveau site web** vous accueillera à la rentrée 2011 : plus interactif, avec un blog et des conférences en ligne.

A bientôt sur la toile !

www.collegesuperieur.com